

La toile d'araignée

Parque Chas - Plaza de Mayo (Buenos Aires)

Juin 1955.

De sa petite maison de la rue Olivos, dans le quartier de Mataderos, à Parque Chas, Daniela met une bonne heure aller, une bonne heure retour. Deux heures de transport, mais elle ne se plaint pas. Pour rien au monde, elle ne chercherait à travailler plus près de chez elle. L'idéal serait d'habiter plus près de Parque Chas. Le grand idéal, d'habiter *dans* Parque Chas. Rêve inaccessible pour un petit couple formé d'un ouvrier imprimeur et d'une femme de ménage. Parque Chas est un domaine de riches, un petit espace préservé, calme, silencieux, arboré et peuplé de gens « civilisés ». Un îlot au sein de la grande capitale, le seul quartier à rompre avec la monotonie rectangulaire des origines : Parque Chas a été construit en cercles concentriques autour d'une petite place elle aussi toute ronde. Trois rues, pas une de plus, aux noms de villes européennes, Londres, Dublin (ces deux là comptant pour une seule rue), Berlin, Cadix, traversées de trois perpendiculaires permettant de s'en échapper : Gándara, Ávalos, Victorica. Sur une carte, c'est une toile d'araignée, dans la réalité, cela fonctionne pareil : lorsqu'on s'y trouve attrapé, il est difficile de s'en extraire. Soit qu'on s'y perde, soit qu'on n'ait plus envie d'en sortir.

Parque Chas est le lieu de travail de Daniela depuis un peu plus d'un an. Un jour, elle a répondu à une petite annonce, et s'est retrouvée à faire le ménage chez un couple de retraité, les Rodríguez-Masón. Le ménage, et un peu de cuisine. Daniela rêvait d'autre chose, elle avait commencé des cours de dactylo, et son esprit divaguait à chaque fois qu'elle entrait dans une banque, ou une administration quelconque, et qu'elle voyait des filles de son âge assises derrière leurs bureaux. Mais en attendant, il faut bien manger.

Les Rodríguez-Masón, donc, d'abord. Puis, le bouche à oreille. Daniela est une fille consciencieuse. Pas qu'elle aime ce qu'elle fait, mais elle a la hantise d'être mal jugée. Elle veut être parfaite. Même s'il ne s'agit que de balayer un pas de porte. Elle est d'une ponctualité d'horloge suisse, et, bon jour mauvais jour, toujours d'humeur égale. « C'est un soleil », répète Madame Rodríguez-Masón à ses amies à chaque fois qu'elle les voit, c'est-à-dire plusieurs fois par semaine. Le soleil irradie maintenant près d'une dizaine de maisons de Parque Chas.

Non, Daniela n'aime pas ce qu'elle fait. C'est une nécessité, et elle veut la croire provisoire. Mais elle aime Parque Chas. Ses petites maisons campagnardes, ses jardins protégés des regards, le silence de ses rues arborées. Parque Chas est un village au cœur de la ville. A deux pas, dès qu'on a quitté la rue de Cadix, on retrouve le fracas des avenues, la circulation, les gens pressés, les magasins débordant sur les trottoirs, le grondement des autobus lancés à pleine vitesse en direction du centre. Là-bas, mais tout près, le bruit et la colère de la ville, ici, un îlot de tranquillité et de paix.

Si Daniela n'a pas pris goût à son travail, elle a pris goût à cet univers, qui est désormais le sien la semaine toute entière, du lundi matin au samedi midi. Elle s'y sent comme une habitante de plus. Du moins, elle peut jouer à être une habitante de Parque Chas. Elle possède les clés de la plupart des maisons où elle travaille, les rares passants qu'elle croise dans les rues la reconnaissent et la saluent, parfois même prennent le temps de bavarder un peu, comme à une voisine. Bien sûr, le soir, elle reprend son bus et retrouve son vrai quartier, un quartier pauvre et déglingué, sans arbres le long des trottoirs ni fleurs aux fenêtres, aux jardins envahis d'herbes folles et de carcasses de voitures, un quartier qui charrie la misère avec l'eau sale des caniveaux, où on entend à longueur de journée les radios gueuler à fond par les fenêtres aux carreaux cassés par des mioches qui s'ennuient. C'est son vrai quartier, celui dont elle est une vraie habitante, mais où personne ne la

connait ni ne la reconnait, un quartier où elle ne se promène pas – pour aller où ? – et qui lui fait peur lorsqu'elle doit rentrer après la tombée de la nuit. Un quartier qu'elle a pris en grippe, et dont elle rêve de partir, mais elle sait que ce n'est pas demain la veille. Un quartier qu'elle supporte parce c'est celui de Miguel, qu'elle retrouve tous les soirs en rentrant de Parque Chas. Lorsqu'elle l'a rencontré, Miguel habitait déjà Mataderos. Et elle l'aurait suivi n'importe où.

Parmi toutes ces maisons dans lesquelles elle travaille, celle qu'elle préfère est certainement celle des Suárez. Pas grâce à la maitresse de maison. Silvia Suárez, bien qu'ayant exactement le même âge que Daniela, 25 ans, est une des grandes bourgeoises très attachées aux hiérarchies sociales et qui considèrent qu'il ne faut pas laisser le petit personnel en prendre trop à son aise. Moyennant quoi, elle se montre absolument odieuse avec Daniela. Elle ne lui adresse la parole que dans un cas précis : pour lui donner ses ordres. Une fois pour toutes, en début d'après-midi, quand il s'agit d'un mercredi, ou le matin à neuf heures, quand il s'agit du samedi. Elle ne la salue pas lorsqu'elle arrive, ne lui propose pas de prendre quelque chose avant de commencer à travailler, ni plus tard, ne s'apitoie pas lorsque, pourtant, il est manifeste que Daniela est venue travailler en petite santé.

Si elle aime venir chez les Suárez, c'est pour son mari. Qu'on ne se méprenne pas. Elle n'est pas amoureuse de Rodolfo. L'idée ne lui est jamais venue de le considérer autrement que comme son patron. Et puis Rodolfo, c'est un militaire. Pilote d'avion de chasse. Un poste prestigieux s'il en est, mais aux yeux d'une Daniela, Rodolfo est d'abord un militaire. Un type en uniforme. Daniela a toujours eu un peu peur des uniformes, et encore plus des militaires. Elle n'a pas peur de Rodolfo, ceci dit. Avec elle, il se montre aux antipodes de sa femme. Prévenant, aimable, chaleureux. Daniela trouve qu'elle a de la chance de venir travailler chez les Suárez le samedi, puisque c'est le seul jour où Rodolfo est là. Le mercredi, il est à la base. Et lorsqu'il est là, elle travaille plus détendue. Et donc mieux.

Ce n'est pas seulement la gentillesse de Rodolfo qu'apprécie Daniela. Ni le fait qu'il soit le seul, parmi tous ses « clients » de ménage, à ne pas la tutoyer. Pour occuper son trajet en bus – elle connait depuis longtemps le paysage par cœur – elle s'est découvert une passion pour la lecture. Peu lui importe le genre de littérature : lectrice débutante, elle n'a pas encore eu le temps de se forger des préférences. Romans policiers, histoires romantiques, ou même ouvrages bien plus classiques comme le *Martin Fierro* d'Hernández ou *Adán Buenosayres* de Marechal. Elle fait confiance au libraire de la petite place Vicente Chas, qui la conseille, et pousse même la gentillesse jusqu'à lui échanger les livres, pour lui éviter trop de dépenses. Mais depuis quelques semaines, elle a un autre conseiller littéraire. Rodolfo a découvert l'intérêt de sa bonne pour la lecture. Lui aussi s'est mis à lui prêter des livres, et prend souvent le temps, pendant qu'elle tourne dans la maison, un chiffon ou le balai à la main, de bavarder avec elle autour de ses lectures. Daniela est assez fière de l'intérêt de son patron, même si celui-ci a du mal à lui tirer trois mots en réponse à ses sollicitations : elle est morte de terreur à l'idée d'exprimer son avis et de paraître ridicule, elle, la petite bonne sans instruction ni culture, devant cet homme qui parle si bien, qui porte si beau, et qui lui fait toucher un univers qui lui est encore tellement étranger, beaucoup trop étranger pour oser y entrer de plain-pied. Si elle y est pourtant entrée, c'est comme en catimini, sur la pointe des pieds, sans faire de bruit. Rodolfo lui a prêté *Qui de nous peut juger*¹, de Mario Benedetti, un jeune auteur Uruguayen, et si elle en est ressortie bouleversée, elle se sait encore incapable d'expliquer pourquoi. Ce qu'elle sait, c'est qu'elle ressent aussi une immense frustration à devoir rendre le livre à son patron en lui disant

¹ En version espagnole « Quién de nosotros ».

juste qu'elle l'a beaucoup aimé. Elle aimerait tant pouvoir disposer d'autres mots... Elle voudrait tant lui montrer toute l'étendue de sa gratitude, et ne trouve que des mots d'enfant...

Très souvent, Daniela se demande comment un homme comme Rodolfo Suárez a pu épouser une femme comme Silvia. Elle ne le plaint pas spécialement, puisqu'il l'a choisie. Du moins le suppose-t-elle. Elle n' imagine pas qu'en 1955, on puisse encore arranger des mariages. Même dans la haute société. Pourtant depuis qu'elle travaille chez eux, elle ne les a jamais vu s'embrasser, se tenir dans les bras, ni même simplement se toucher. Elle ne les a jamais vus se disputer non plus. Une fois qu'ils étaient en même temps qu'elle dans le salon, tous les deux assis sur le canapé, sirotant un maté, et elle en train de dépoussiérer les bibelots sur les étagères, elle s'est mise à les regarder. Probablement un peu trop longtemps, un peu trop fixement, car cela lui avait valu une remarque cinglante de Silvia. Elle s'était senti rougir comme une pivoine, et avait aussitôt repris son travail en bafouillant une excuse. Elle n'avait pas rougi d'être prise en faute. Silvia ne pouvait pas savoir à quoi elle pensait à ce moment précis. Et heureusement. Pendant quelques secondes, elle les avait vus dans le lit conjugal, et n'était pas parvenue à les imaginer faisant l'amour. Un couple comme celui formé par Rodolfo et Silvia faisait-il l'amour ? Et pourtant n'est-ce pas ce qui définit un vrai couple, cette double capacité à faire l'amour et à se disputer ?

Daniela n'éprouve aucune compassion pour Rodolfo. Au contraire : elle lui en veut de s'être marié à une Silvia. Elle lui en veut aussi d'être militaire. Elle pense que quand on est un homme comme Rodolfo, on n'a pas le droit d'être militaire et de se marier à une harpie sans tendresse. Elle a pour lui tout un sac rempli de reproches, mais elle ne l'ouvrira jamais devant lui, bien entendu. Et s'agace de constater que tous les samedis matin, lorsqu'elle tourne le coin de la rue de Gándara, son cœur et son pas semble s'accélérer légèrement, malgré elle.

Mardi 14 juin 1955.

Miguel fait un geste brusque de la main, intimant à sa femme de faire silence. Daniela entre dans la cuisine, son cabas à la main, et voit son mari l'oreille collée au poste de radio, dont le son est pourtant monté au maximum.

- Mais qu'est-ce que tu...

- Chhh ! Perón va parler.

Crachotis, puis la voix d'un speaker, annonçant en effet le début de l'allocution présidentielle. Perón prend la parole, depuis la Casa Rosada. Daniela pose son sac sur la table, et s'assoit et accompagne l'écoute de Miguel. Quand c'est fini, ce dernier éteint le poste, et serre le poing.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de drapeau ? demande Daniela, déconcertée par la teneur inattendue du discours présidentiel.

- Tu te souviens de la manif de samedi dernier ?

- Celle des cathos ?

- Des cathos, et de tous les autres fachos, oui.

Daniela ne va pas aux manifestations. Pas qu'elle ne s'intéresse pas à la politique. Au contraire. Elle soutient Perón, tout comme Miguel, tout comme la grande majorité des gens du petit peuple argentin. Mais elle n'aime pas les rassemblements de foule, et préfère se tenir à l'écart. Elle aimerait bien convaincre Miguel de rester à l'écart, lui aussi, mais c'est impossible. Miguel milite à la CGT, et fait partie des troupes de choc du syndicat. Samedi 11 juin, à l'occasion de la procession du Corpus Christi, des groupes anti péronistes d'obédience ultra catholique en ont profité pour exprimer

leur opposition au général. Assez violemment : ils ont même vandalisé des plaques commémoratives à la mémoire d'Evita. Miguel y était, avec d'autres camarades, pour montrer que le peuple était derrière le gouvernement. Il y a eu quelques frottements.

- Je n'aime pas ça. Un de ces jours, ça va finir par un drame. Toute cette violence...

- Et quoi ? Tu voudrais qu'on reste tranquillement chez nous, et qu'on leur laisse le champ libre, à ces salopards-là ? Et après, les gens viendront pleurer que les fachos sont revenus !

- Perón a quand même l'armée et la police...

- La police ? Parlons-en ! C'est justement ça, l'histoire du drapeau. Ils en ont cramé un devant le congrès, et après, ils nous ont accusé nous de l'avoir fait. Salauds. Mais je suis sûr que ce sont des cathos qui ont fait ça, pour pouvoir nous accuser ensuite. Et après ils ont planté le drapeau du Vatican à la place ! Devant le Congrès ! Et qu'est-ce qu'elle dit, la police ? Elle nous accuse. Nous !

- Elle a arrêté quelqu'un ?

- Tu parles. Trop contents de faire porter le chapeau à la CGT. En nous attaquant nous, ils visent Perón. Heureusement que le vieux a réagi. Après demain, on va faire un rassemblement en l'honneur du drapeau, sur la Plaza de Mayo, devant la Casa Rosada. Et on sera là, je te garantis. Drapeaux à la main. Bordel.

Mercredi 15 juin 1955.

Daniela frappe quatre coups, comme d'habitude. Une fois. Elle attend. Une autre fois. Etonnée de ne voir personne lui ouvrir, ni lui dire d'entrer, elle tourne le bouton de la porte : elle n'est pas fermée. Elle entre, et, posant son parapluie dans le grand vase de l'entrée, elle appelle.

- Madame Suárez ?

Le silence se prolonge encore une ou deux minutes, puis Daniela voit, au fond du couloir, s'ouvrir la porte de la salle de bains, puis Rodolfo, en peignoir, les cheveux mouillés.

- Toutes mes excuses Daniela. Je prenais un bain et je n'ai pas vu le temps passer. Il est déjà quatorze heures ?

- Oui monsieur. C'est moi qui m'excuse, je n'aurais pas dû... Je ne pensais pas vous trouver...

- Mais non, mais non, vous ne pouviez pas savoir. Silvia est allée en ville avec une amie, et moi, je... je dois me préparer, car je dors ce soir à la base.

- Ah ? Vous êtes de service de nuit ?

- En quelque sorte. Nous devons effectuer un vol au-dessus de Buenos Aires pour le salut au drapeau, tôt demain.

- Ah oui. J'en ai entendu parler à la radio. Il va y avoir du monde sur la place.

- Sans doute. Le président a encore des supporters.

Daniela sent une certaine ironie dans la voix, qui en dit long sur les sentiments de Suárez à l'égard de Perón. Il est évident que celui-ci, pourtant un des leurs, a beaucoup perdu de son prestige auprès des militaires. Il faudra qu'elle en parle à Miguel, qui se fait pas mal d'illusions là-dessus, encore. A Rodolfo, elle ne fait aucun commentaire. Il ne sait pas que Miguel appartient à la CGT. Daniela n'a jamais parlé politique avec son patron. C'est mieux ainsi. Ils ont beau s'apprécier, ils ne sont pas du même monde, et cela pourrait gâcher leur bonnes relations. Se doute-t-il que sa bonne est péroniste ? Peut-être. Sans doute. Perón n'est-il pas le président des humbles ?

- Mais ne restez pas là, Daniela. Entrez ! Il pleut tant que ça, dehors ?

- A verse. Sale journée. Chez les Gorospe, ils ont même dû faire venir le couvreur en urgence, il y avait une gouttière.

- Ils ont eu beaucoup d'eau ?
- Pas trop, non. Mais le canapé de leur salon est à changer.
- Ah ah ! La mère Gorospe va être contente, depuis le temps qu'elle essayait de convaincre le vieux d'en acheter un neuf !
- Oui ! C'est ce que je me suis dit aussi ! Monsieur Gorospe était furax. Un canapé qui lui venait de ses parents !
- Il devait tomber en poussière. Tout comme lui, d'ailleurs. Ces vieux conservateurs, il faudrait les mettre dans le formol !
- Oh ! Monsieur Suárez !

Ils rient. Intérieurement, Daniela bénit Silvia. C'est la première fois qu'elle la trouve absente un jour de ménage. L'atmosphère de la maison en est bouleversée. Cela ne la surprend pas, mais elle le savoure à fond. La maison, et Rodolfo, pour elle toute seule. Elle accroche son imper au perroquet de l'entrée, enlève ses chaussures et enfile des pantoufles. Une bonne odeur s'échappe de la cuisine.

- Vous vous êtes fait du café ?
- Oui. Il doit être encore chaud. Si vous n'avez pas trop peur de vous empoisonner, vous pouvez en prendre un. J'en prendrais bien un autre moi aussi, d'ailleurs.

Daniela pose la tasse sur la table du salon, et se retourne pour repartir à la cuisine. Mais Rodolfo l'arrête :

- Ben, et vous ? Apportez votre café ici, nous le boirons ensemble. Vous avez tout votre temps. La maison n'est pas si sale !

Rodolfo est toujours en peignoir, et les pans de celui-ci, qui ont légèrement glissé, laissent apparaître un peu de ses cuisses. Daniela, gênée, n'ose pas s'asseoir en face de lui. Elle reste debout, souriant bêtement, et trempe ses lèvres dans le liquide amer. Elle n'ose pas non plus se pencher pour prendre du sucre dans le sucrier. Rodolfo s'écarte, et lui fait un signe de tête. Elle hésite, finit par poser une demi-fesse sur le canapé, à côté de son patron. Lui aussi a le sourire un peu bêta, et il s'ensuit un petit moment de silence, chacun se demandant comment le briser le moins stupidement possible. C'est Daniela qui trouve, après un bref coup d'œil sur les rayonnages près de la fenêtre.

- Je suis en train de lire le livre que vous m'avez prêté, celui de Manuel Mugica Lainez.
- Ah oui ! *Mystérieuse Buenos Aires*, le recueil de nouvelles. Et ça vous plaît ?
- Oui, beaucoup. Mais la première histoire est horrible : un homme affamé qui en tue un autre pour le dévorer, et qui s'aperçoit ensuite que c'est son frère.
- Je me souviens. Son frère avait volé le vêtement d'un mort, et comme il était de dos, il ne pouvait pas savoir. Il le tue par erreur.
- N'est-ce pas le plus horrible ? Il tue sans savoir, et après, c'est trop tard.
- En effet. Mais heureusement, les autres contes sont moins horribles, non ? Vous avez lu « Le miroir envouté » ?
- Oui. Mais le pauvre marchand finit mal, lui aussi.
- Vous le plaignez ?

Elle rit.

- Non, bien sûr. Il était trop jaloux, et il a été puni.
- Vous n'aimez pas les hommes jaloux ?
- Bien sûr que non ! Des hommes qui prennent leur femme pour une chose, non merci.
- Votre mari n'est pas jaloux ?
- Non. Heureusement.
- Heureusement ? Vous voulez dire que...

Daniela, devinant la pensée de son patron, le coupe précipitamment.

- Non non ! Je veux dire simplement, Miguel, pardon, mon mari, me fait confiance. Moi aussi, je lui fais confiance. C'est important la confiance, dans un couple, non ?

- Bien sûr. Et vous, vous me trouvez jaloux ?

- Vous ? Mais...

Daniela avale sa salive. Elle aimerait bien retourner à sa cuisine, cette conversation prend une tournure qui l'a met épouvantablement mal à l'aise. Mais Rodolfo insiste.

- Oui, moi. J'aimerais bien savoir comment vous me voyez, moi, le petit bourgeois militaire qui vous paie pour que vous lui fassiez son ménage ! Je sais que ma femme vous traite mal, ne dites pas le contraire. J'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

- Vous savez, je ne me formalise pas. J'ai l'habitude.

- L'habitude ? L'habitude de vous faire traiter comme une moins que rien ? Personne ne peut s'habituer à ça.

- Je ne fais pas trop attention. C'est son caractère. Et puis vous, vous êtes tellement gentil.

Rodolfo sourit, comme s'attendrissant sur lui-même.

- Gentil, oui. Je vous aime bien, Daniela, et je tenais à vous dire que je suis très content de vous, de votre travail ici.

- Merci, monsieur.

- Je devrais parler à ma femme. A votre sujet. Elle ne doit pas vous traiter comme ça.

- Excusez-moi de vous dire cela, mais...

- Dites.

- Vous femme n'aime pas tellement qu'on la contredise.

Rodolfo sourit de nouveau, cette fois avec l'air de celui qui se sent découvert.

- Vous comprenez le problème ? Souvent, quand je vois comment elle se comporte avec vous, j'ai envie de la reprendre. Mais j'ai horreur des disputes. Et elle est assez colérique. Et jalouse.

Daniela regarde son patron, vaguement troublée, moitié touchée, moitié apitoyée par cette étrange confession, hésitant entre compassion et mépris. Lui, le militaire, le pilote de chasse, capable d'affronter les pires dangers dans son métier, d'envisager même de mourir en plein ciel, quand il rentre chez lui, devient un toutou apeuré. Un homme fragile, dominé, écrasé même, par une femme-dragon incapable de considérer les rapports humains autrement que comme des rapports de force et de pouvoir. Daniela a un peu de mal à comprendre. Elle et Miguel se ressemblent. Ils ne se sont pas « choisis » par hasard. Avant lui elle a connu d'autres hommes, au caractère parfois totalement opposé au sien, mais cela n'a jamais duré. Elle trouve cela logique. « Qui se ressemble s'assemble », elle dirait plutôt : « On s'assemble parce qu'on se ressemble ». Comment un homme aussi doux, aussi affable, aussi accommodant, a-t-il pu, un, devenir militaire, et deux, épouser une telle virago ? Belle, très belle, même, mais vénéneuse. Et jalouse, en plus ? Daniela se demande si Silvia pourrait avoir des raisons d'être jalouse. Peut-être, somme toute. Son mari est un homme séduisant, jeune, et tellement gentil. Il ne doit pas manquer de femmes, dans son environnement, qui... Elle-même, Daniela, si elle n'était pas mariée, s'il n'était pas marié, s'il n'était pas militaire, si elle l'avait rencontrée dans d'autres circonstances... Pour se donner une contenance, elle trempe ses lèvres dans sa tasse pourtant vide depuis longtemps, et fait semblant de boire. Rodolfo s'est légèrement redressé et dans le mouvement, le peignoir s'est un peu plus entrouvert, laissant apparaître un peu plus de son corps, un peu de poitrine, le haut d'une cuisse. Daniela détourne le regard, une seconde trop tard. Elle a honte d'elle-même, de cette légère douleur qu'elle ressent soudain à travers le tissu de son soutien-gorge, de cette chaleur qui lui irradie tout le bas-ventre... Quand Rodolfo attrape sa

tasse et la pose sur la table basse, elle ne bouge pas. Elle voudrait, mais elle n'y parvient pas. Quand elle sent sa main sur son bras, elle ne bouge pas non plus. Et lorsque cette main l'attire tout à fait en avant, elle ne résiste pas davantage, et se laisse couler contre le corps de Rodolfo.

Jeudi 16 juin 1955.

Le 16 juin à douze heures trente-huit, la Plaza de Mayo n'est pas remplie, mais, en plus des habituels passants, un public assez nombreux, constitué essentiellement de familles et de sympathisants du gouvernement, attirés par l'annonce de l'hommage au drapeau national et de la participation de l'aviation, se presse devant la Casa Rosada. Une jeune femme tient un petit garçon par la main, et les deux traversent en courant l'Avenue Rivadavia, juste devant la cathédrale, pour se joindre à la petite foule. A douze heures quarante, la femme, légèrement essoufflée, lève la tête et pointe son doigt vers le ciel, invitant l'enfant à regarder. Un avion vient d'apparaître, puis un deuxième. A douze heures quarante-deux, une énorme explosion retentit. Après une seconde de stupeur, une voix s'élève de la foule :

- Ils bombardent le Palais !

C'est la panique. Tout le monde court dans tous les sens. D'autres avions arrivent, et on entend alors des crépitements de mitrailleuse. Des cris. Une autre explosion : là-bas, sur l'avenue Rivadavia, un autobus flambe. Alors qu'il roulait en direction de l'avenue Bolivar, rempli de passagers, une bombe l'a stoppé en pleine course. Sur la place, juste au pied de la pyramide, l'enfant hurle. Sa mère est allongée à côté de lui, sans connaissance, les jambes en sang. Le chaos est total. Personne ne comprend ce qui se passe. Une sirène mugit du côté de la diagonale nord, un homme s'est agenouillé près de la femme blessée, et appelle à l'aide. Un couple arrive en courant, la femme prend la main du petit, et les deux hommes emmènent sa mère en direction du Cabildo, en face duquel ils arrêtent une voiture.

- Elle vit encore ! Il faut l'emmener à l'hôpital, vite !

Heureusement, la voiture est assez grande pour embarquer tout le monde. Elle redémarre et s'éloigne à toute vitesse en direction de l'avenue 9 de julio.

A 12 h 50, Angel Aspa, Carlos Laverda, Julio Benton et Miguel Oliveira, réunis au quatrième étage de l'immeuble de la CGT, rue Azopardo, entendent un grand fracas de vitres brisées. Instinctivement, ils se jettent à terre. Des balles sifflent à leurs oreilles, criblant les murs de la salle. Un avion vient de passer en rase-mottes et de mitrailler la façade.

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? hurle Angel.

C'est alors que la porte s'ouvre d'un coup, et ils voient Ramón Casado passer la tête, l'air affolé.

- Ils sont en train de bombarder la place ! Ils attaquent la Casa Rosada !

Le petit groupe regarde l'intrus sans comprendre.

- Qui ?

Ramón s'énerve.

- Qui ? Putain ! Mais l'aviation, bordel, ces salopards de militaires ! Ils bombardent Perón, et nous avec, nom de dieu ! Hugo² va parler à la radio !

² Hugo Di Pietro, secrétaire général par intérim de la CGT.

En bas, c'est déjà l'effervescence. Un grand type, surplombant tout le monde de deux bonnes têtes, fait des grands moulinets avec les bras, et en houspille un autre plus petit et juché sur une table.

- Mon cul ! Ils essaient de foutre en l'air le gouvernement, notre gouvernement ! Et eux, ils sont armés, jusqu'aux dents. Il nous faut des fusils, des flingues ! Ou est-ce qu'on attend qu'ils aient eu Perón ?

Le petit, qui n'est autre qu'un des plus hauts dirigeant du syndicat, lève les mains pour demander le calme.

- Perón est en sécurité au ministère de la Défense. Il a demandé qu'on laisse faire l'armée loyaliste. Ils sont en train de prendre position autour du palais.

Le grand type monte à son tour sur la table, bousculant l'autre, et se remet à hurler :

- Et on va rester les bras croisés ? A la place, à la place !

Julio Benton tente de tempérer.

- Pas tous, putain, pas tous ! On ne peut pas laisser le bâtiment sans défense. Faut rameuter les camarades encore au boulot, et organiser la défense ici aussi.

Il emporte la décision. Tout le monde veut en découdre. On décide cependant que le gros des troupes doit rester sur place, pendant qu'un groupe de délégués ira faire le tour des usines. Paco Tevez, le grand type, entraîne tout de même dans son sillage une poignée de militants, dont Miguel Oliveira, Angel Aspa et Carlos Laverda, pour foncer sur la Plaza de Mayo. Il faut tout de même récupérer des armes, on ne peut pas y aller sans rien dans les mains. Rue Bolivar, Carlos Laverda avise un magasin d'armes. Devant l'attitude menaçante des syndicalistes, le patron n'oppose aucune résistance, et tout ce que le magasin compte d'armes et de munitions est réparti entre les membres du petit groupe.

Parvenus au croisement de Bolivar et de la diagonale sud, ils se rendent compte de l'étendue du désastre. La place est couverte de gens morts ou blessés, de débris, de voitures calcinées. Il n'y a plus d'avions dans le ciel, mais devant la Casa Rosada, ça tire à qui mieux mieux. Visiblement, les putschistes ont également envoyé de l'infanterie.

- L'infanterie de marine, précise Carlos, qui a reconnu les uniformes.

Vers trois heures, l'action conjointe des militaires loyalistes et des civils arrivés en renfort est parvenue à prendre les marins en tenailles devant le palais présidentiel. Vers trois heures et quart, une autre vague aérienne jette l'effroi au-dessus de la place. A trois heures trente, une bombe explose juste devant le petit groupe de civils armés postés au coin de la rue Reconquista et de l'Avenue Rivadavia. On dénombre six morts, dont Miguel Oliveira, qui rend son dernier souffle dans les bras de son ami Angel sérieusement blessé.

Lundi 20 juin 1955.

Le chef de la police lance la photo sur son bureau, puis se frotte les doigts, comme s'ils avaient pu se tacher du sang recouvrant la scène qu'il vient de regarder. L'homme est nu dans son lit, couché sur le dos, le corps totalement ensanglanté. Tout comme les draps, la moquette autour du lit, la table de nuit. Au-dessus de sa tête, des gouttes ont également grêlé le mur. Le visage du mort exprime un mélange de douleur et de surprise, mais, curieusement, plus de surprise que de douleur. Comme une immense déception. Détail encore plus abominable, son sexe a été tranché, et visiblement jeté sur sa figure, d'où il a glissé contre sa joue.

Le chef en a vu d'autres, mais il ne peut retenir un haut le cœur.

- Vous auriez pu m'épargner cette boucherie, Moreno.
- Je n'aurais jamais trouvé les bons mots pour vous la décrire, patron.
- Vous dites que c'est sa femme qui l'a découvert en rentrant ?
- Hier soir, dimanche. Elle revenait de San Antonio de Areco, elle avait passé la fin de semaine chez ses parents.
- Sans lui ?
- D'après elle, c'était habituel, ou presque. Il s'entendait mal avec son beau-père. Mais elle n'a pas pu m'en dire long. En ce moment, elle est à l'hôpital, sous calmants. Les toubibs pensent qu'il faudra quelques jours avant qu'elle puisse parler.
- Elle n'a rien dit d'autre ?
- Elle est sous le choc. Ce n'est même pas elle qui nous a appelés, mais le voisin, qui l'a entendu hurler et qui s'est précipité.
- Vous avez une piste ?
- Le salaud qui a fait ça est probablement un dément. Ou quelqu'un qui lui en voulait particulièrement.
- Une femme ?
- Vous dites ça à cause de l'émascation ? Nos archives ne manquent certainement pas de cas d'hommes qui ont coupé les couilles des amants de leurs bonnes femmes.
- C'est votre théorie ?
- Pour l'instant, oui. D'après le légiste, la mort remonte au petit matin. Il a compté six coups de couteau. Un long couteau, genre couteau à trancher la viande. On ne l'a pas trouvé sur place, évidemment. Sa femme nous dira s'il en manque un dans sa cuisine. Le médecin pense qu'il a fallu une sacrée poigne pour donner les coups. Ils sont très profonds. Ceci dit, un seul mortel : en plein cœur.
- Donc, plutôt un homme.
- Ou une femme très forte.
- Effraction ?
- Non. Madame Suárez s'est montrée incapable de dire si elle avait trouvé la porte fermée à clé ou pas. On en saura peut-être plus quand elle aura repris ses esprits. Si elle a retrouvé la mémoire. Ce qui est sûr en revanche, c'est que la fenêtre de la chambre, qui donne sur la cour, était ouverte, malgré le froid.
- Autrement dit, l'assassin a pu entrer par là, pendant le sommeil de Suárez.
- Par exemple.
- A part sa femme, qui avait accès à la maison ?
- Vous touchez ma deuxième piste, patron. Il y a une bonne, qui vient faire le ménage deux fois par semaine. Une certaine – il regarde ses fiches – Daniela Oliveira. Elle habite Mataderos, mais elle est connue dans tout le quartier. Favorablement. Elle fait le ménage dans au moins six autres maisons du coin.
- Age ?
- 25.
- Jolie ?
- Je vous où vous voulez en venir. J'y ai pensé aussi. Je dois dire que, parmi tous les témoins interrogés dans le voisinage, personne n'a corroboré une telle hypothèse. A les entendre, cette fille est une sainte. Je l'ai convoquée pour demain matin. Mais elle ne correspond pas au profil du tueur. A ce qu'on sait, c'est une fille plutôt petite et maigre. Et un voisin – il retourne à ses fiches – Jorge

Estevez, qui habite juste en face de la maison des Suárez, l'a vue à 12 h 30 samedi, sortant de la maison. Rien d'inhabituel : elle travaille chez les Suárez tous les samedis matin. De plus, son mari est mort le 16 juin, sous une bombe.

- En somme, pas trop d'espoir de ce côté-là.

- Non. Mais elle pourra peut-être nous en dire plus sur les mœurs de son patron.

Le chef sourit d'un air entendu.

Mardi 21 juin 1955.

Daniela, effondrée, pleure à chaudes larmes. On l'a faite sortir du bureau, menottée à un gardien, et asseoir sur un des bancs du couloir. L'inspecteur Moreno s'éponge le front. Il est épuisé, et moralement abattu. De l'autre côté de son bureau, ses deux adjoints ne pipent pas mot. Eux aussi paraissent sonnés, comme s'ils ne parvenaient pas à assimiler ce qu'ils venaient d'entendre. Moreno attrape le téléphone, et compose le numéro du chef.

- C'est fini, patron. C'est la bonne.

A l'autre bout aussi, on doit avoir un peu de mal à assimiler, car on n'entend plus rien. Moreno, décontenancé, choisit de compléter son laïus.

- Elle a tout avoué. Et nous avons retrouvé le couteau chez elle.

Crachotis dans le récepteur. Les deux adjoints se regardent, vaguement inquiets. Le chef n'a pas l'air content. Moreno reprend la parole.

- C'est de ma faute, patron. J'ai mis du temps à faire le rapprochement. Suárez n'avait pas participé aux bombardements. Au contraire, il pilotait un des trois avions loyalistes qui ont défendu la Casa Rosada dès le début, et qui ont été réquisitionnés par les rebelles à leur retour à la base. Ils l'avaient même arrêté. Il devait être décoré par le ministre de la Défense cette semaine. Mais la bonne ne savait pas tout ça.

Nouveau crachotis.

- Comme vous dites, patron. Putain d'histoire.